

Vies mutilées

Elles s'appellent Fatoumata, Saly, et Imany. La première citée est comptable et vient d'accoucher d'une petite fille, à Limoges. Saly, elle, poursuit sa carrière en politique au sein de la Ville de Meaux. Quant à Imany, elle élève ses quatre enfants, à Cannes. Ces trois femmes ont, à première vue, une vie ordinaire, et pas de points communs particulier, si ce n'est leur sexe. Et c'est bien ça, l'élément qui les unit et qui fait de ces femmes, des battantes, aux parcours de vie épineux.

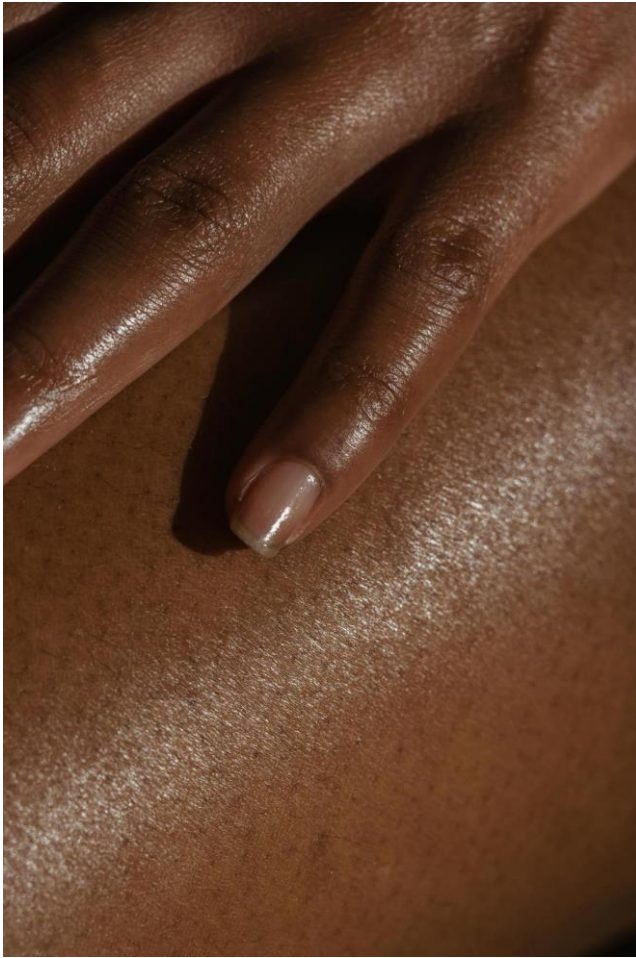
I - Choc et anéantissement

L'excitation est à son comble pour Fatoumata. Elle s'apprête à prendre l'avion pour la première fois. Direction son pays d'origine, le Sénégal, pour des vacances en famille. La jeune fille de 13 ans passe un excellent séjour. Trois ans plus tard, en 2013, Fatoumata est à nouveau enchantée de retourner à Marandam, le village sénégalais d'où est originaire sa famille. Après une escale Dakar, elle s'installe au village avec ses parents, sa sœur jumelle et ses cousines. Et, c'est à ce moment-là, que sa vie bascule. *“On nous a réveillés un matin et on nous a dit qu'il y avait la préparation d'une fête et qu'on devait aller à un endroit avec mes cousines”*, témoigne la jeune femme de 25 ans, à présent. À la suite de cette consigne, les filles s'exécutent. *“Au moment où on est arrivé là-bas. On s'est rendu compte que c'était une sorte de piège”*, raconte-elle. Ce piège, c'est un piège que quatre millions de filles risquent de subir chaque année selon l'Unicef. C'est l'excision. *“On a voulu s'enfuir et ensuite, j'ai subi une grosse pression psychologique. J'ai eu peur d'être prise de force alors j'ai cédé”*, confie Fatoumata.

« Je suis restée debout, sans rien faire. A ce moment-là, je crois que mon cerveau s'est bloqué »

La jeune femme alors âgée de 16 ans à ce moment-là, subit une ablation du clitoris, sans anesthésie, avec du matériel non stérilisé. *“Les premières minutes, je suis restée debout, sans rien faire. A ce moment-là, je crois mon cerveau s'est bloqué, parce qu'en fait, j'avais l'impression de retourner des années, des siècles en arrière”*, témoigne-t-elle. Sa sœur, qui a subi la même mutilation, s'était un peu renseignée sur le sujet, mais Fatoumata, pensait qu'il s'agissait d'une pratique révolue. *“Je ne me sentais pas du tout menacé par cette pratique. En 2013, je pensais que ça n'existait plus. Sur le coup ça m'a vraiment choqué... J'avais déjà entendu parler de l'excision mais en tant que pratique ancestrale”*, livre-t-elle.

Née au Sénégal, Saly arrive en France à l'âge de 4 ans, à Meaux, là où elle passe son enfance. Une enfance qu'elle qualifie de “particulière”. *“Je la trouve très heureuse dans le sens où on a grandi en cité avec tout ce qu'il y avait comme violence à l'époque et de discriminations. C'était assez violent.”*, raconte-t-elle. Saly grandit avec un papa polygame, qui a donc deux épouses et est l'aînée de neuf frères et sœurs. *“J'avais le devoir de donner l'exemple et de m'occuper de toute la fratrie. Ce n'est pas facile dans un quartier”*, confie-t-elle. *“J'ai eu la chance quand même d'avoir pas mal d'activités, notamment le hip hop, le rap, j'écrivais, je faisais des concerts et j'allais au centre centres de loisirs”*, ajoute la meldoise. Lorsqu'elle a 15 ans, une première épreuve vient marquer sa vie : on veut la marier de force. *“Cela a été un passage assez compliqué et douloureux”*, témoigne Saly Diop.



« J'étais dans le déni, je ne comprenais pas ce qu'il se passait »

Et quelques années plus tard, c'est lors d'un rapport intime avec son premier copain, que Saly découvre qu'elle a subi une excision. *“Au départ, j'étais dans le déni, je ne comprenais pas ce qu'il se passait. Du coup, ça n'avait pas été plus loin car ça avait complètement perturbé notre relation à ce moment”*, raconte-elle. Pendant plusieurs années, Saly reste dans le déni de cette mutilation. Elle rencontre d'autres hommes qui vont lui confirmer qu'elle a été excisée, jusqu'à comprendre qu'elle a subi cette mutilation lorsqu'elle était bébé, au Sénégal. *“J'avais du plaisir donc je n'arrivais pas à faire le rapprochement”*, confie Saly.

Les mutilations génitales féminines regroupent toutes les violences et mutilations faites sur les organes génitaux féminins
– Photo libre de droits

« On a écarté mes jambes, il n'y a pas eu d'anesthésie »

Imany, elle, a huit ans, quand elle part vivre chez son oncle, en Mauritanie, après la séparation de ses parents et le départ de son père en Europe. La guinéenne d'origine, n'a jamais entendu des mutilations génitales féminines lorsqu'elle voit, un jour, plusieurs femmes débarquer chez son oncle et installer une cabine avec quelques draps attachés. *“Et ça s'est passé là. On a écarté mes jambes, il n'y a pas eu d'anesthésie”*, raconte Imany, sur un ton réservé.

Les trois femmes font partie des 200 millions de femmes excisées à travers le monde selon l'Unicef. Pratiquée dans près de 30 pays, en Afrique, en Asie et au Moyen-Orient, l'excision relève de normes sociales et culturelles, laissant des souffrances psychologiques et physiques à vie, à toutes les femmes qui en sont victimes. Honneur de la femme, contrôle de sa sexualité ou de sa libido, esthétique ou bien “pureté”, les causes de cette mutilation sont diverses et variées selon les communautés qui pratiquent ce rituel. L'intervention est, dans la majorité des cas, effectuée par un circonciseur traditionnel ou une “exciseuse”. Les conséquences néfastes sont nombreuses : saignements abondants, douleurs chroniques, rétention urinaire, gonflement des tissus génitaux, et parfois, la mort. Chaque étape importante de la vie de femmes devient

douloureuse. Plusieurs types de mutilations existent allant de l'ablation partielle du clitoris à totale. La reconstruction est un chemin long et turbulent à l'instar de l'histoire de Saly, Imany, et Fatoumata.

II - Se reconstruire

Après son excision, Fatoumata a fait comme si rien ne s'était passé. *“Je n'étais pas encore prête à réaliser ce qu'il m'était arrivé”*, raconte la jeune femme. Le déni comme bouée de sauvetage, elle se met à chasser de son esprit le mot excision à chaque fois qu'elle l'entend ou qu'elle le lit. *“Ça m'arrivait d'y repenser mais j'essayais de chasser ce mauvais souvenir de ma mémoire”*, explique-t-elle. A 21 ans, elle rencontre son mari. *“Je lui en ai quand même parlé, mais je lui ai raconté sans vraiment lui dire”*, indique Fatoumata. Un déni ponctué par un manque d'estime de soi très conséquent qui s'est traduit par des difficultés à obtenir son permis de conduire.

Entre douleur et déni

“A la suite de la rencontre avec mon mari, j'ai réfléchi à la chirurgie réparatrice”, indique Fatoumata. Lors des rendez-vous avec les professionnels de santé la jeune femme est confrontée pour la première fois à une réalité qu'elle essaie de fuir depuis des années. L'échange avec une chirurgienne marque le début d'un nouveau choc. *“J'ai pleuré et j'ai eu l'impression qu'elle n'avait aucune compassion. Elle ne me parlait qu'avec des termes médicaux. Avec le recul, je me rends compte que c'est une chirurgienne et pas une psychologue donc elle effectuait juste son travail”*, raconte la maman de deux enfants. C'est à ce rendez-vous qu'on lui indique qu'elle a subi une “petite” excision, et que cette dernière n'a pas de conséquences majeures physiques. Le problème est psychologique. *“Donc, je me suis dit qu'il fallait que je vive comme si je n'avais jamais été excisée”*, explique-t-elle. Ce rendez-vous lui permet de “tenir” jusqu'à l'accouchement de sa fille. *“Indirectement, ça a réveillé le traumatisme. Accoucher d'une fille et la position de l'accouchement m'ont rappelé la mutilation”*, révèle celle pour qui le post-partum a été un déclic. *“C'est un traumatisme que j'ai voulu camoufler mais ça n'a pas été la solution car c'est revenu à la surface quand j'ai été maman. Je réalise qu'on m'a enlevé une partie de moi à 16 ans et que mon corps s'en souvient”*, s'émeut-elle. À la suite de ce bouleversement, Fatoumata frôle la prise d'antidépresseurs.

« J'ai complètement pété les plombs »

“Ça m'est revenu en pleine figure à 37 ans”, s'exclame Saly Diop. Lorsque cette dernière a voulu passer le parcours de reconstruction, elle a voulu en savoir plus sur ce qu'elle avait subi. *“Quand je suis allée voir cette gynécologue la première fois, j'ai complètement pété les plombs car je ne pouvais plus être dans le déni. Et c'est comme si mon corps s'en souvenait”*, confie-t-elle. *“Je suis donc parti dans tous les états. J'ai imaginé énormément de choses, tous les scénarios du moment où j'ai été excisée. Je n'ai pas de souvenirs directs, mais j'ai eu des sensations et des émotions comme si je vivais le moment”*, raconte Saly Diop. A chaque fois qu'elle a essayé de reprendre une activité professionnelle après cette période, Saly a dû se faire hospitaliser à quatre reprises dont deux en psychiatrie. *“J'avais énormément de*

sensations qui remontaient et ça a été extrêmement difficile pour moi de gérer toutes ces émotions”, témoigne-t-elle.

Compte tenu du fait que Saly ait été mutilée lorsqu'elle était bébé, ces sensations lors de rapports sexuels sont intactes. Elle s'estime également chanceuse d'avoir pu choisir son premier rapport. *“J'ai eu la chance de ne pas être marié de force. Souvent les deux premiers contacts qu'ont les femmes, qui subissent une mutilation, avec leur parties intimes sont donc très violents. Tandis que moi, mon premier rapport, je l'ai choisi, donc ça s'est très bien passé et je n'ai pas eu de traumatisme à ce moment-là”*, confie-t-elle. Après avoir rencontré



gynécologue, psychologue et sexologue, Saly conclut que la réparation physique n'est pas opportune. *“Je pense que la reconstruction physique ne suffit pas à elle seule, il faut absolument une reconstruction psychologique et ce parcours m'a énormément aidé sur ce point. Je n'avais pas envie de me mettre sur une table et d'être touché à ce niveau-là. Moi, je m'accepte tel que je suis, et je me sens bien”*, affirme l'actuelle politicienne.

« Dans ma vie de femme, je n'ai ni plaisir, ni envie »

Introverti et n'ayant peu confiance en elle à cause de la mutilation qu'elle a subie, Imany passe son adolescence loin des petits copains. *“Les hommes ne m'intéressaient pas trop. Mais en même temps, dans notre culture, il faut se marier. C'est quelque*

chose qui m'a quand même beaucoup marqué puisque dans Chaque année 3 millions de femmes subissent une excision, ce qui peut les priver, à différentes échelles, de sensations et de plaisir lors de rapports intimes. – Photo libre de droits

ma vie de femme, je n'ai ni plaisir, ni envie”, avoue-t-elle. Ces relations durent peu, et ces rapports ne sont pas plaisants. Imany se demande pendant plusieurs années ce qui ne va pas chez elle. *“J'acceptais peu d'avoir un rapport car je n'y trouvais aucun plaisir. Je me suis marié mais mon mari est quelqu'un qui se déplace beaucoup, on n'a pas eu à vivre tout le temps ensemble, et c'est ce qui a un peu sauvé notre mariage je pense”*, déplore la cannoise qui s'est rendu compte de l'infidélité de son mari il y a peu de temps. *“A chaque rapport avec mon mari c'est la frustration ! C'est toujours lui qui en profite. C'est comme si j'étais là pour faire la bonne”*, déclare-t-elle.

III - Vivre et briller

C'est l'infidélité de son mari qui pousse Imany vers une réparation clitoridienne. *“J'ai entendu parler de cette opération mais l'idée ne m'était jamais venue de franchir le pas. J'avais l'impression que je devais rester comme ça, comme si on m'avait fait un “lavage de cerveau””,* raconte Imany.

Chirurgie réparatrice : la clé d'une (re)naissance

Elle rencontre le docteur Toullalan, à l'hôpital de Cannes en décembre, et prend sa décision. Chef du service gynécologie à l'hôpital de Cannes, le docteur Toullalan est particulièrement sensibilisé aux mutilations génitales féminines. Lors d'un voyage humanitaire au Niger, en 2005, il rencontre plusieurs femmes victimes de ces violations des droits de l'homme. De retour en France, il se fait former par le docteur Foldes, médecin qui a, en partie, inventé la chirurgie réparatrice du clitoris. Il introduit alors cette opération au sein de l'hôpital Simone Veil, à Cannes. *“Ces femmes se sentent humiliés”,* raconte le médecin engagé. *“C'est qui est important, c'est faire de la prévention auprès des femmes excisées, notamment lorsqu'elles accouchent d'une fille”,* explique le chirurgien qui effectue 5 à 6 réparations du clitoris par an. Après son opération, Imany s'empresse de se regarder dans le miroir. Elle se sent ressurgir psychologiquement. *“J'étais étonnamment heureuse. C'est comme si on me rendait une partie de ma féminité. J'étais en souffrance mais j'étais euphorique”,* raconte-t-elle. *“On me rend une partie de moi qu'on m'a volé depuis très très longtemps. Je ne pensais pas retrouver ça dans ma vie”,* confie Imany avec émotion. Actuellement âgée de 48 ans, la femme regrette d'avoir attendu cet âge pour passer à l'acte. *“Quel gâchis, quelle perte de temps ! C'est plus de la moitié de ma vie. C'est énorme. J'aurais pu faire ça à 20, 25 ans”,* déplore-t-elle. Le sentiment qui domine Imany après cette opération reste l'enthousiasme, et surtout l'impatience de découvrir son nouveau corps et sa nouvelle vie. *“Beaucoup de personnes parlent de renaissance, j'attends aussi de renaître. Il faut que je me réapproprie mon organe mais on a fait la plus grande partie”,* conclut-t-elle.



La chirurgie réparatrice consiste à inciser le tissu cicatriciel, afin de mettre à nu les nerfs enfouis en dessous et greffer un nouveau tissu. Cette opération permet de réduire les douleurs et retrouver une sensibilité clitoridienne.
– Photo libre de droits

Ecrire, parler, se libérer

Si pour Imany, l'opération a été nécessaire pour se reconstruire et atteindre le bien-être, c'est par d'autres moyens que Fatoumata et Saly ont pu rebondir

Un an après son accouchement, Fatoumata ne se sent pas bien. Elle a besoin de parler. Elle souhaite raconter son histoire sur les réseaux sociaux mais est rongée par la honte. *“J'ai donc créé un compte Instagram anonyme où j'ai raconté mon histoire”*, explique-t-elle. Dès lors qu'elle poste sa première vidéo, la jeune femme reçoit des messages, des témoignages de nombreuses filles qui ont vécu la même mutilation et rencontrent les mêmes difficultés et souffrances que Fatoumata. Cette dernière s'exprime avec la motivation de vouloir montrer à ses enfants que *“même si dans la vie on subit des choses graves, c'est important de se battre”*, affirme-t-elle. *“Ce traumatisme a bloqué certains projets de ma vie”*, explique la jeune femme.

“Le fait d'exposer le plus gros traumatisme de ma vie, ça m'a aidé psychologiquement”

“Le fait d'en parler et de réussir à exposer le plus gros traumatisme de ma vie, ça m'a aidé psychologiquement”, avoue la femme qui cumule à présent 2 000 abonnés sur son compte tiktok et des vidéos qui atteignent les 70 000 vues. Quelques mois après la révélation de son histoire sur les réseaux sociaux, une association de lutte contre les mutilations génitales féminines l'approche, pour faire de Fatoumata, son ambassadrice. *“J'étais un peu sur la*

défensive. *Je voulais juste parler de mon histoire mais je ne me sentais pas prête à défendre la cause. Mes proches ne savaient même pas que j'avais été excisée*, raconte la limougeaude. Quelques semaines passent, Fatoumata rencontre la présidente de l'association "Au cœur de nos enfants", et le déclic vient. *"Il y a tellement de filles qui ont subi cette pratique et qui en souffrent. Au lieu de rester dans mon coin et me lamenter sur mon sort, je me suis dit qu'en parler, ça pourrait m'aider"*, explique-t-elle. *"Actuellement, je ne suis pas totalement guéri. Il y a des moments de bêtises où je coupe les réseaux, mais il y a des moments où ça me fait énormément de bien"*, se réjouit-elle. Fatoumata est désormais l'ambassadrice de l'association mais ses projets ne s'arrêtent pas là. La jeune influenceuse, qui a contribué à la libération de la parole sur ce sujet tabou qu'est l'excision, souhaite créer une association pour aider les femmes victimes de mutilations génitales féminines en Afrique. *"Je me rends compte qu'en France, on a la chance d'avoir la réparation du clitoris. C'est gratuit et j'ai beaucoup de message de personnes, qui en Afrique, n'ont pas accès à ce soin, à cette chance"*, déplore la femme aux ambitions qui dépassent les frontières.

Un livre plus fort que les thérapies

Ce n'est pas avec la parole que Saly Diop s'est reconstruite mais par l'écriture. Pendant quatre années, où la femme passe par tous les états, elle écrit son livre, son histoire et persévère pour achever ce projet. *"Je parlais du principe que c'était important de donner des modèles de représentation au plus jeunes pour qu'il puisse se dire que rien n'est impossible. Toutes mes cousines ont été mariées de force et je me dis que si à l'époque, on avait eu plusieurs exemples, certaines auraient sans doute dit non"*, regrette-t-elle. Aller au bout de ce "combat" comme elle l'appelle, devient alors un objectif immanquable pour la femme engagée. *"Je me suis dit que si je peux aider une personne et contribuer à ce que ce fléau recule, car j'ai vécu une vraie souffrance, beaucoup de douleur, dans mon corps, dans ma chair, je dois le faire. Et pour moi, il est important d'en témoigner pour dire qu'on n'est pas seul"*, atteste l'écrivaine. Motivée, la vice-présidente à l'emploi, l'insertion et la formation de l'agglomération de Meaux ne s'arrête pas là. Après la sortie de son livre, elle crée une association. *"J'ai pensé qu'un livre n'était pas suffisant et qu'il fallait mettre en place des actions et être sur le terrain"*, affirme Saly. En 2019, Imani naît. Une association de lutte contre le sexisme et de prévention des mutilations génitales sexuelles féminines et mariages forcés. Elle porte d'ailleurs le même nom que le livre de Saly. *"Ce sont des petites graines que l'on plante mais on sait que cela va évoluer"*, sourit-t-elle, pleine d'optimisme.

IV – Le combat

Un optimisme partagé par Isabelle Gillette-Faye, sociologue spécialisée dans les violences spécifiques et pratiques traditionnelles néfastes. *"Il y a un vrai changement d'échelle. Ça veut dire que les dames ont de meilleures réponses et opportunités selon les territoires"*, informe la directrice de l'association du Groupe pour l'Abolition des Mutilations Sexuelles (GAMS). Cette dernière a souhaité militer pour cette cause lorsqu'elle s'est rendu compte que les mutilations sexuelles pouvaient concerner les petites filles qu'elle croise dans la rue, en France. *"Ça m'a bouleversé"*, s'exclame l'ex-cheffe de projet du premier Programme européen de lutte contre les mutilations génitales féminines en Europe. *"L'immense majorité de notre temps est consacrée à la formation pour que les professionnels aient la capacité de*

faire de la prévention et de l'action. Ce qu'on veut, c'est que ça n'arrive pas", explique la présidente du GAMS.

De nouvelles menaces

Si depuis 30 ans, la pratique est en recul, environ 530 000 femmes vivent excisées en Europe. Et les prochaines années pourraient être marquées par une recrudescence des cas liés à la fermeture des écoles et à la médicalisation de la pratique.

"Je pensais que les jeunes étaient plus informés que nous on l'était. Ils sont insuffisamment sensibilisés aux questions concernant la vie sexuelle et affective. On pensait tous que ça allait évoluer beaucoup plus vite", renseigne l'ex-membre du Haut conseil à l'égalité. *"Notre combat, c'est le retour des filles à l'école car il y a un recul, ce qui fait remonter les mutilations génitales féminines",* informe l'experte. *"Ce qui nous inquiète beaucoup, c'est aussi la médicalisation de la pratique. Les médecins disent qu'il vaut mieux que ça soit fait comme ça que dans les villages et ils banalisent l'opération",* complète-t-elle. Cette médicalisation, qui subsistent notamment en Guinée et en Egypte où environ 75% des mutilations génitales féminines pratiquées sont effectuées par des médecins, provoquent une normalisation de l'excision. *"À partir du moment où s'est fait par un médecin, quels arguments avez-vous pour dire que ça peut créer des complications ? Lorsque les médecins font cette opération, ils ne mentionnent pas tous les problèmes que ça engendre",* informe Isabelle Gillette-Faye. Selon le Fond des Nations Unies pour la population, 9 femmes sur 10 sont excisées en Egypte.

« C'est là où je suis fier d'être dans ce pays car je me dis qu'avec toute la lutte, on a largement fait diminuer la pratique »

Les Nations Unies ont pour objectif d'éradiquer la pratique d'ici 2030. *"Avant, lorsque les filles avaient des parents originaires de pays à risque, elles avaient 1 chance sur 3 de se faire mutiler. Actuellement, grâce à la sensibilisation, elles ne sont quasiment plus à risque",* renseigne Saly Diop. Cette dernière met en place, par le biais de son association, une exposition de rôles modèles qui circule dans les écoles, des spectacles qui abordent l'excision et toutes les formes de mutilations génitales féminines. *"Et c'est là où je suis fier d'être dans ce pays car je me dis qu'avec toute la lutte, on a largement fait diminuer la pratique sur le territoire",* raconte-elle avec fierté. *"Maintenant, ce n'est pas forcément le cas dans les autres pays",* regrette-t-elle.

Saly, Imany et Fatoumata, sont actuellement chacune maman d'une fille. Elles attestent qu'elles protégeront, quoi qu'il arrive, leur enfant. *"Je suis mère et si demain je subis une pression psychologique sur un sujet et bien je protégerais mes enfants. J'en veux à mes parents, je sais que c'est dur, mais je pars du principe que le rôle des parents c'est de protéger les enfants",* affirme Fatoumata. Saly, elle, est plus nuancée sur sa relation avec ses parents. *"Je ne peux pas en vouloir à mes parents dans le sens où je comprends que culturellement on était dans un système où c'était la norme. C'est presque comme si on faisait ça par amour pour la petite fille car on ne veut pas qu'elle soit exclue, et on veut qu'elle puisse trouver un mari. C'est pour ça que je n'en ai jamais voulu à mes parents, je mets ça sur le compte de l'ignorance et d'un système",* argumente-elle. Pour Imany, lorsqu'on évoque ses enfants et plus particulièrement sa petite fille âgée de 4 ans. Elle est intransigeante.

“Personne ne touchera à ma fille !”, s'exclame-t-elle.

Flavie Veillas

*Imany est un prénom de remplacement. La témoin a souhaité rester anonyme.